

VALÉRIE
COHEN

Monsieur
à la
migraine



J'AI
LU

Monsieur a la migraine

DU MÊME AUTEUR

Double vie d'un papillon, Dorval Éditions, 2010.

Nos mémoires apprivoisées, Luce Wilquin, 2012.

Alice et l'homme-perle, Luce Wilquin, 2014.

Le hasard a un goût de cake au chocolat, Luce Wilquin, 2017.

Depuis, mon cœur a un battement de retard,
Flammarion, 2019.

VALÉRIE COHEN

Monsieur a la migraine

ROMAN



Première publication aux Éditions Luce Wilquin, 2015.

©ÉDITIONS J'AI LU, 2019.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À mes confidentes,
complices et sœurs de cœur.*

*« Nous sommes comme les noix.
Nous devons être brisés pour être découverts »*

Khalil GIBRAN

Prologue

Il se met à pleuvoir mais le sourire enfantin de Patrice Denis ne s'efface pas. L'homme continue de remonter, avec lenteur, l'avenue jusqu'au bois de la Cambre, indifférent aux passants pressés de rentrer chez eux, aux gouttes d'eau sur ses cheveux clairs. L'envie de faire le tour du lac le prend, et une douce nostalgie teintée d'excitation accompagne chacun de ses pas. Elle l'avait envahi alors qu'il avait entendu, pour la dernière fois, le parquet de son bureau craquer sous ses pieds. Un regard encore pour la table à dessin, l'ébauche d'une maquette d'un futur centre commercial dont il avait dessiné les plans, le cactus en pot posé sur l'appui de fenêtre. Il avait refermé la porte avec délicatesse, conscient qu'une autre, bien plus grande, s'ouvrait en lui. Il aurait voulu s'y engouffrer à vive allure, et partir à grandes enjambées vers cette nouvelle vie mais, résigné, il avait rejoint ses collègues dans la salle de réunion. Impossible d'échapper au pot de départ organisé en son honneur.

Patrice s'était efforcé de garder une mine impassible durant le discours improvisé par son employeur. Sept ans déjà qu'il supportait

les calembours matinaux de Jérôme, bien plus habile avec un logiciel d'architecture 3D qu'avec les mots. « Tu es doué, tu aurais pu construire des cathédrales... tu préfères nous quitter pour des femmes qui voudraient jouir mais restent aux portes du paradis sans jamais entrevoir saint Pierre ! »

Quelques rires gênés, des biscuits secs arrosés d'un verre de champagne, des accolades sincères et des promesses de donner des nouvelles. Aline, sa précieuse assistante, l'avait serré contre elle, des larmes plein les yeux. Il avait toujours apprécié sa maladresse et sa manière d'écouter ses consignes, les mains posées sur ses genoux. Elle avait prononcé quelques mots inintelligibles, et il avait hoché la tête. Certaines émotions n'ont pas besoin de sous-titres.

Il avait fini par se lever, saluer chacun et s'était éclipsé rapidement. Demain sera un autre jour. La pluie fine lui fouette le visage et sa propre légèreté l'étonne. Des mois qu'il attend l'instant où il apposera une plaque professionnelle sur la façade de son immeuble. Tout en évitant une flaque, son visage s'illumine plus encore. Désormais, il sera architecte du désir.

1.

De jolis présents enrubannés

— Racontez-moi, Anna, continuez.

La voix grave du sexothérapeute lui fait l'effet d'une douce caresse. Bien droit sur son siège, il la fixe avec bonté et l'encourage à parler.

Anna Delavigne détourne la tête pour ne pas croiser le regard de Patrice Denis. Ne pas s'attarder sur ses yeux attendris, ne pas quitter ce corps, cette étrange sensation de s'être retrouvée après tant d'années d'aveuglement. Une certitude la bouleverse et l'éclabousse. Elle s'était perdue dans le labyrinthe de sa propre vie, et elle ne le savait pas.

Soudain, ils jaillissent du plus profond de son être. Anna était loin d'imaginer tous ces mots tapis en elle. Aptes à vivre et à s'articuler en phrases intelligibles, après des décennies de silence rassurant. Elle s'y agrippe avec force, rodéo mouvementé sur les routes de son passé. Pour un peu, il lui semblerait que ses muscles sont douloureux. Les mots la bousculent, détricotent son existence et ont un goût de sel, de solitude et de renoncement. De légèreté et de jours heureux aussi, lorsqu'elle les utilise au conditionnel ou au futur. Depuis si longtemps,

elle se sentait ensevelie sous leur poids. Elle avait même renoncé à les dompter. Comment apprivoiser l'indicible ? Tels le sable, le temps et les regrets, il file entre les doigts. Présence rassurante, pesante et si intime à la fois. Anna respire profondément et évite le regard insistant de Patrice Denis. Elle hésite à poursuivre son récit et fait une courte pause entre deux phrases. Longtemps, elle s'était drapée de silence. Ni journal intime, ni sœur ou confidente attirée, ni thérapeute grassement payé pour être tenu au secret professionnel. Parler, c'est allumer la mèche d'une bombe à retardement. Parler pour qui ? Pour quoi ? Les mots sommeillaient dans son ombre et alourdissaient sa silhouette de fraîche quinquagénaire. Certains soirs, cernée par eux, elle étouffait dans leur mutisme. Elle avait beau ouvrir la fenêtre de la cuisine et regarder la lune, ils se dérobaient encore. Devant ce grand mince à la chemise blanche sans plis sur un jeans bien coupé, l'évidence la rattrape et la laisse sans voix. Les mots, comme les hommes, manquent parfois de courage. Les siens attendaient patiemment leur heure de gloire.

Un coup d'œil à l'horloge murale. Une vieille assiette peinte à la main, rehaussée d'aiguilles de couleur. Quinze heures vingt. Héritage de sa grand-mère ou lot gagné dans une tombola de quartier ? Elle n'ose le lui demander, et lui parler de son intimité lui semble curieusement plus aisé. Anna ne le connaît que depuis quelques semaines. Une poignée de minutes encore, et il lui faudra interrompre ce torrent de grisaille, de désarroi et de faux espoirs. Elle a l'impression étrange d'écouter une inconnue lui raconter une

histoire à l'intrigue familière. Ni belle héroïne, ni prince charmant. Des êtres ordinaires et leurs ombres parfois trop lourdes à porter. Des vies qui n'ont pas toujours emprunté la bonne trajectoire, perdues sur des routes escarpées. « Mes mots sont gris, ternes et atones. Mes cheveux, au moins, ont le privilège de pouvoir être teints », pense-t-elle en s'enfonçant un peu plus encore dans son siège et en caressant la natte lui couvrant l'épaule. Sous peu, une autre femme sonnera à la porte, s'installera sur ce fauteuil blanc en croisant les jambes, ses bas fileront peut-être, et un faible sourire sur ses lèvres peintes, elle sera bientôt prête, elle aussi, à livrer ses pensées les plus intimes. Anna se demande bien quelle sera la couleur des siennes. Impensable de lui céder sa place, de stopper la course de ce tourbillon d'émotions, il bouillonne en elle depuis si longtemps. « Parler me fait mal, là, quelques centimètres au-dessous de la poitrine. » Mais si elle se tait, elle en est convaincue, son récit restera en elle jusqu'à son dernier souffle. Qui en voudrait ?

Anna fait danser son alliance entre ses doigts. Par habitude. La seule chose qui tourne encore rond dans ce mariage de bientôt trente ans. Ne pas penser à Edgard. Aux renoncements acceptables et à ses remarques assassines. De simples petites phrases, pointues comme un coin de table, lancées au vent et attrapées en plein vol et en pleine face. Anna n'a jamais cherché à les esquiver. Contrairement à elle, Edgard est loquace. Trop, parfois. Rester concentrée et ne plus jamais céder son tour. Pas maintenant, pas envie d'être gentille. Il lui faut penser à soi,

et déterrer les secrets les plus intimes et les plus ignobles pour nettoyer ses plaies infectées. Alors, Anna s'immobilise un temps et tente de reprendre le contrôle de cette logorrhée, de se fondre dans ses souvenirs pour ne pas en perdre le fil.

— Voulez-vous un verre d'eau ?

La quinquagénaire décline l'offre d'un regard. Celui de l'homme est doux et bienveillant, et d'un geste de la main, il l'invite à poursuivre son récit. Il semble touché et ému par ses premières confidences, heureux aussi de l'avoir aidée à ôter ses couches de protection. Sentiment inconfortable d'être passée aux rayons X. Dépouillée des tréfonds de son être, Anna se sent nue.

Parler est un exercice périlleux, le vide n'est jamais loin. Durant son monologue, elle vacille parfois et place d'instinct ses mains sur son cœur. Elle le caresse machinalement comme un enfant triste, et avec lui, ses blessures. Patrice Denis l'écoute en silence, hoche la tête, prend quelques notes. Des mots et des mots encore. Ils s'animent en douceur et racontent une histoire. Bizarrement, Anna a l'impression de l'entendre pour la première fois. Celle d'Anna Delavigne, cinquante-quatre ans, épouse d'Edgard Breton, deux grands fils. Sage-femme quelques années avant d'assumer le rôle de mère au foyer. Grand-mère depuis peu d'une petite Manon et bénévole dans une bibliothèque pour enfants trois jours par semaine.

— Voilà, vous savez tout. Ou presque...

Un léger tremblement des mains et un profond soupir.

— Merci, Anna. Vous vous sentez comment ?

Les aiguilles murales ont fait une pause et semblent, elles aussi, suspendues à son récit. Elle ne sait quoi répondre, les mots lui manquent soudain. « Ils sont un bien précieux. Peut-être ai-je distribué les derniers qui vivotaient en moi. » Elle se sent anesthésiée et vivante à la fois, fière de lui avoir offert son récit. D'arriver à en découdre avec les souvenirs et les mauvaises expériences lui collant aux semelles depuis des décennies. À force d'être pendus à ses basques, ils ont fini par faire corps avec elle.

Un faible sourire pour toute réponse. Elle voulait lui faire plaisir à ce charmant monsieur. Sous ses airs revêches de perpétuelle râleuse, Anna aime se rendre agréable, et aujourd'hui, elle lui a fait un cadeau. Des mots, comme autant de jolis présents enrubannés.

Patrice la dévisage en silence, et elle donnerait beaucoup pour lire en lui. « Suis-je une vieille folle, une poule aigrie ou un peu des deux, comme l'affirme si souvent Edgard ? » Elle se redresse sur le siège de tissu, portée par ses pensées. « Aujourd'hui, je suis Anna Delavigne. Je suis fière et honteuse de mes confidences intimes, de ces paroles dont j'ai eu un mal fou à contrôler la course maladroite », se dit-elle encore.

Virginité, mère, pénétration, plaisir, violence, désir, orgasme, goût, dégoût, verge, sperme, trahison, père, enfantement, comédie, douleur, sang, amour, famille, colère, salope, plaisir, haine, lit conjugal. Les mots sont des projectiles lancés à la figure. Certains résonnent en elle avec force. Résignée, Anna attend patiemment l'onde de choc.

Patrice Denis garde le silence et, mal à l'aise, Anna fixe ses sandales dorées à talons compensés. L'image de sa gynécologue s'impose à elle. « Elle a peut-être eu raison de me conseiller de rencontrer cet homme. » C'était il y a quelques mois déjà. Une consultation annuelle anodine à laquelle Anna ne prêtait aucune importance. Un peu comme l'entretien d'une voiture ou d'une chaudière à gaz. Elle avait quitté son appartement surchauffé de la rue du Prince Royal – Edgard a toujours froid – pour promener Kiki, son bichon maltais. Malgré ses trois pattes – elle n'a jamais su ce qu'il était advenu de la quatrième –, il adorait gambader. Elle avait flâné en regardant les vitrines de vêtements, zigzagué au gré des envies de son chien avant d'arriver, pile à l'heure, devant le cabinet du Dr Charles. Elle avait fourré Kiki dans un grand sac, et il l'avait regardée d'un air entendu. Pas si bête l'animal, il ne bougerait plus, elle en était certaine. Elle avait soupiré profondément devant ses yeux tendres. Qu'est-ce qu'elle donnerait pour qu'il se réincarne en homme de soixante ans !

— Prenez place, j'ai les résultats de vos prises de sang.

Dix longues minutes d'un monologue destiné à lui faire comprendre qu'elle était ménopausée. Anna l'avait regardée sans ciller, hésitant à lui rétorquer qu'elle n'avait pas eu besoin des déclarations émues d'une spécialiste ès trompes de Fallope pour le deviner toute seule. Son ton sarcastique ne faisant pas toujours l'unanimité, Anna avait alors fait semblant de l'écouter patiemment.

— Et point de vue désir, ne vous inquiétez pas. De nombreuses études attestent que la sexualité des femmes ménopausées reste très satisfaisante.

Elle avait eu chaud tout à coup. Envie d'ouvrir cette fenêtre, d'escalader le balcon et de s'enfuir. Où ? Elle n'en avait aucune idée. Elle la rendait nerveuse, cette doctoresse, avec sa liste non exhaustive des malheurs potentiels qui allaient lui tomber dessus depuis que ses ovaires avaient décidé de prendre leur retraite.

— C'est bien le dernier de mes soucis. La bérézina sensuelle, cela fait trente ans que je connais ça.

Une fanfare de cymbales cognait dans sa tête et Anna avait aussitôt regretté d'avoir coupé la doctoresse dans son élan. Celle-ci n'en était qu'au point B3 de sa liste : les hormones de substitution. Intriguée, la gynécologue l'avait fixée quelques instants, avant d'ouvrir un tiroir et de lui tendre la carte de Patrice Denis. Architecte du désir.

— Vous êtes un peu jeune pour vous priver de sensualité. Vous devriez le rencontrer, il pourra certainement vous aider.

— Pourquoi ? Je n'ai rien de spécial à lui dire. Rien d'intéressant à raconter sur moi. C'est hors de question que je déballe ma vie privée à un inconnu !

Anna avait maugréé sa tirade d'un air bourru et planté son regard fatigué dans celui du médecin, plus las encore. Cela pouvait intéresser qui, ses histoires de fesses ? Même son cher Edgard n'y avait jamais porté aucune attention. Kiki lui avait lancé un air de reproche, et Anna

n'avait pas osé le remettre à sa place devant une étrangère.

La carte de visite était restée dans son sac des jours durant. Anna la sortait de temps en temps, l'examinait avec circonspection et la rangeait toujours dans la même poche supérieure gauche de son portefeuille. Sous l'œil culpabilisant de Kiki et loin des remarques acides d'Edgard. « Tu n'aurais pas un peu épaissi, là, sur les hanches ? Même la voisine d'à côté, la vieille au gros cul, je suis certain qu'elle fait mieux l'amour que toi. Bon Dieu, j'ai l'impression de sauter un bout de steak attendri. Aussi expressive qu'une poupée gonflable trouée. » Anna avait longtemps hésité, perplexe. Elle se soumettait à son devoir conjugal et ne cherchait plus, depuis bien longtemps, à éprouver de quelconques sensations agréables. Son corps était devenu hermétique au plaisir, et elle n'avait jamais imaginé qu'elle pourrait, un jour encore, soupirer et vibrer sous les mains d'un autre homme. Lorsque le désir s'emparait d'elle, les siennes lui suffisaient amplement. La carte de visite à portée de main, elle hésitait. Elle lui dirait quoi, au juste, à cet architecte du désir ?

Une énième vexation, une intuition, un peu de curiosité ? Elle avait enfin pris rendez-vous et franchi sa porte, plus intimidée qu'elle n'aurait pensé l'être. Installée sur le siège blanc réservé aux patientes, elle avait longuement examiné la pièce aménagée en cabinet avant de s'attarder sur le sexothérapeute. Patrice Denis recevait ses patientes au rez-de-chaussée d'une jolie maison deux façades, située face au parc Duden. Elle l'imaginait moins élégant, plus dodu. Cela

ressemble à cela, un architecte du désir ? Drôle de métier que de recueillir les insatisfactions et frustrations sexuelles des gens. Aux murs blancs, quelques diplômes encadrés, mais rien qui puisse lui en apprendre davantage sur cet homme discret. Elle avait réprimé son envie de sortir sa paire de lunettes pour pouvoir les déchiffrer. Certaines faiblesses sont plus difficilement avouables que d'autres. De beaux cadres en bois clair parfaitement alignés. Sur une table basse en wengé, une photo d'une jolie petite fille blonde prenant la pose sur une balançoire. Un parfum rassurant de normalité. « Il a vraiment été architecte avant de changer d'orientation, et il est très compétent », lui avait encore affirmé la gynécologue.

Lors de leur premier rendez-vous, Anna l'avait dévisagé avec attention, un peu comme un enfant découvrant une espèce rare de mammifère au jardin zoologique. Grand, mince, de petits yeux bleus pétillants, un sourire de gendre idéal et un nez fin, particulièrement bien dessiné. L'homme à la quarantaine bien entamée avait un physique rassurant. Suffisamment agréable pour paraître aimable au premier regard. Suffisamment effacé pour faire oublier sa virilité et autoriser les confidences les plus intimes.

Il faisait chaud dans cette pièce trop propre. Ou étaient-ce encore ses satanées vapeurs ? Quelques secondes seulement après lui avoir serré la main, Anna regrettait déjà son initiative. Architecte du désir, n'importe quoi ! Accoucheur de chimères fanées. Poubelle d'inaccessibles orgasmes. Décharge sexuelle où les rêves caducs et périmés remplaçaient les préservatifs usagés.

Il faudrait qu'elle en parle à sa cousine, conseillère en orientation. Sûr qu'elle n'en avait jamais entendu parler, de ce métier-là ! Il y a peu, elle-même ignorait l'existence de cette profession.

Cet homme était un peu magicien, elle l'avait perçu dès leur première rencontre. Et pourtant, le dégel avait été long. Un interminable printemps durant lequel elle s'était installée, tous les mercredis à quinze heures, sur le canapé blanc. À ses pieds, Kiki patientait lascivement. Elle avait même osé, après quelques séances, retirer ses chaussures pour s'allonger confortablement. Couchée, il lui semblait que son cœur battait moins la chamade dans ses tempes et que son passé tambourinait à la porte avec plus de délicatesse. Patrice Denis l'avait apprivoisée en douceur. Un peu comme lorsqu'elle avait recueilli Kiki, famélique et tremblotant sur ses trois pattes, tapi sous un arbre du parc voisin. Un sourire, des hochements de tête, quelques regards pleins de sous-entendus. Elle avait aimé sa compassion et son silence bienveillant. Parfois, elle en était même arrivée à oublier que Patrice était homme.

Pour lui faire plaisir, elle l'avait écouté patiemment, s'était appliquée lors des méditations à ne pas suivre le flot agité de ses pensées et s'était engagée à prononcer à haute voix tous les matins des pensées positives. Elle avait enduré sans broncher les exercices de respiration imposés. Elle détestait cela. Gonfler le ventre, expirer et garder la bouche ouverte lui provoquaient d'insupportables migraines. « Tout ce cinéma pour rien. On peut très bien vivre sans plaisir, où est le problème ? Cela fait trente ans que je fais illusion.